

Cycle « Paroles de créateurs »

# Projection du film *Austerlitz* de Stan Neumann

D'après l'œuvre de W. G. Sebald *Austerlitz* (2001)

Avec : Denis Lavant & Roxane Dura

Version originale française, durée : 90'

Suivie d'une discussion avec le cinéaste

Jeudi  
12 octobre 2017  
à 18h

Inalco, amphitheâtre 4  
(2<sup>e</sup> étage)

65, rue des  
Grands-Moulins  
75013 Paris



Cliché extrait d'*Austerlitz* de Stan Neumann

Responsable :  
Catherine Servant

Contacts :  
cristina.birsan@inalco.fr  
catherine.servant@inalco.fr  
czech.in.festival@gmail.com – Markéta Hodoušková

*J'ai ouvert un livre, Austerlitz de W. G. Sebald.  
J'y ai rencontré Jacques Austerlitz, photographe  
amateur, collectionneur compulsif de toutes sortes  
d'images, historien d'art aux idées singulières obsédé  
par l'architecture monumentale du 19<sup>e</sup> siècle.*

*Je l'ai suivi de page en page, d'Anvers à Londres, de  
Paris à Marienbad, de Prague au Ghetto de Terezín, à  
la recherche du secret enfoui de son enfance.*

*J'ai cherché mon chemin dans le labyrinthe de son  
récit, ses mots et ses images en trompe l'œil, cette  
fiction faite de fragments bruts arrachés au réel.*

*Guidé par la certitude, totalement absurde, que ce  
livre n'avait été écrit que pour moi.*

*Stan Neumann*



Stan Neumann

<http://archive.dokweb.net/>

Austerlitz ! Un nom qui résonne comme une promesse narrative. Une victoire napoléonienne aux répercussions continentales, une gare parisienne riche de la fébrilité des départs comme du tourment des adieux, un danseur prodigieux, puisque Frederick Austerlitz est le vrai nom de Fred Astaire...

Dans l'ultime roman de W. G. Sebald (1944-2001), Austerlitz est également le patronyme réel du jeune Dafid Elias, élevé au pays de Galles par un prédicateur calviniste anglais qui vit cloîtré et mure ses fenêtres de l'intérieur.

Au terme d'une quête inlassable pour rétablir la vérité de ses origines, Jacques Austerlitz récupère bien plus que son patronyme de naissance, l'acceptation, avec une sereine mélancolie, d'un destin broyé par l'Histoire. Sans révolte, au fil d'une investigation patiente, où les lieux et les images jalonnent la découverte de soi, Sebald n'entend ni dénoncer ni accabler, juste atteindre le cœur d'une souffrance.

Par un jeu de confidences à sens unique où le narrateur anonyme mesure, au hasard de leurs retrouvailles, les progrès d'Austerlitz pour renouer avec sa langue d'origine et sa généalogie authentique, l'écrivain superpose les errements géographiques : si le premier contact s'établit dans la gare d'Anvers, les autres rencontres ont lieu à Londres, au bar du Great Eastern Hotel, à Bruxelles, Zeebrugge, Greenwich, Londres encore dans la maison même d'Austerlitz, qui héberge une nuit le narrateur, Paris enfin... Tous deux voyagent beaucoup, mais le héros au passé troué, qui a aussi un temps été frappé d'amnésie, est le seul à révéler son itinéraire, étapes d'une réappropriation qui console seule du désastre de la vie.

On imagine la gageure pour le documentariste tchèque Stan Neumann à s'approprier une pareille matière romanesque. Mais n'a-t-il pas naguère réussi le tour de force de restituer, dans *La langue ne ment pas* (2004), le journal du philologue allemand Victor Klemperer ? Avec une confondante intelligence, il propose en fait une adaptation du texte de Sebald, refaisant le parcours d'Austerlitz, sans servilité aucune. Car Stan Neumann est un lecteur et il s'autorise le commentaire, jouant sa propre partition dans un dialogue désormais à trois voix.

**P.-J. Catinchi, « Austerlitz, dialogue à trois voix » (extrait), *Le Monde*, 17/11/2015**

Si *Austerlitz* tient en partie de la fiction, le livre de Sebald n'obéit pas proprement dit aux exigences du roman, tant il procède par fragments et se garde de bâtir une véritable intrigue. « *Une des premières choses que j'ai écrites en travaillant à la forme du film : "Jamais d'espace fictionnel. Par conséquent, jamais de champ-contrechamp" »*. Ainsi Denis Lavant s'adresse-t-il de bout en bout à la caméra, bloquant par le regard qu'il porte au fond de la lentille toute possibilité de contrechamp. Dès lors que son regard n'en induit pas un autre, qui lui répondrait, tout peut lui succéder : page, paysage, visage, photo, dessin... En découle une forme de montage qui tient en partie du collage. Une esthétique du fragment, de la trace et de la mémoire, qui appartient à l'univers de Stan Neumann comme elle renvoie à celui de Sebald. L'un et l'autre marqués par l'Histoire. À voir le film que l'un a tiré du livre de l'autre, force est de reconnaître qu'ils étaient destinés à se rencontrer.

**« Austerlitz : un objet cinématographique non identifié  
au festival Cinéma du Réel » (extrait), *Télérama*, 15/03/2015**